

— Pour ?

— Mais pour les élections, sacredieu ! on dirait que vous ne vous doutez pas qu'on vote après-demain.

— Pour sûr que si, monsieur Boissier.

— Eh bien... Ceux d'en bas... ils marchent toujours avec vous ?...

— Pour sûr.

— Vous avez convenu avec eux...

— Non, pas encore.

— Vous ne les voyez donc pas ?

— Si, tous les jours je les vois.

Et il ajouta en le regardant en dessous :

— Seulement, je ne sais pas encore ce que je ferai, moi. Alors, eux non plus.

— Vous ne savez pas pour qui vous voterez ?

— Non.

Tony Boissier jugea l'heure venue des grandes résolutions. Il fallait jeter du lest à la mer si l'on voulait sauver la cargaison.

— Alors, Borel, je vois bien... Vous avez de l'ennui en ce moment... des embarras d'argent, peut-être...

— Pour sûr qu'un pauvre diable comme moi a toujours des embêtements que vous n'aurez jamais, vous, monsieur Boissier.

— Eh bien... On est sur cette terre pour s'aider les uns les autres. C'est la solidarité démocratique, ça. Si une pièce de cinquante...

L'autre ne sourcillait pas.

— ...Mettons une pièce de cent francs, vous faisiez besoin, je vous prêtais bien, sans intérêt... et sans billet... Vous me rendriez ça quand vous pourriez...

"Le Philippe" avait bien envie de lui répondre :

"Cent francs, tu ne te ruines pas, vieux grigou. Je m'imaginais que tu offrirais plus que ça. J'en aurais même été embarrassé... parce qu'enfin un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras... Mais cent francs ! Ah ! non, pour sûr, ce n'est pas

à ce prix-là que je lâcherai Mlle Camille. Il y en aura dix fois autant avec elle."

Et sans plus sourciller que tout à l'heure :

— Et puis, si on me demande où j'ai volé ces cent francs, — parce qu'on sait bien que je n'ai pas le sou en ce moment, — il faudra que je dise que ça vient de vous et que vous me l'avez donné l'avant-veille des élections. Merci. Je n'ai pas envie de voir arriver ici les gendarmes.

— Oui, des singeries, fit Boissier les dents serrées. Je comprends, vous me lâchez. Les Girardot vous ont mieux payé que moi...

— Ne dites pas ça, monsieur Boissier !

— De ce pas, je descends le dire à ceux d'en bas... Et quand ils sauront...

— ...Que vous vouliez nous payer nos voix cent francs, ça ne les fera pas mal rigoler. On ne nous achète pas, monsieur Boissier, nous votons à notre idée.

— Mais dites-la donc, votre idée !

— Je voudrais, je ne peux pas.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'il faut, avant, que je m'entende avec une personne.

— Nommez-la donc, au moins ?

— Pourquoi faire ? Vous verrez bien dimanche. Possible que je vote pour vous, possible que ce soit pour un autre... possible que je ne vote pas... J'attends encore, que je vous dis.

— Oui, fit-il en éclatant, qu'elle ait levé le petit doigt !

— On verra, répondit "le Philippe" sans s'émouvoir.

Et sous prétexte, sans doute, de calmer le vieux Tony :

— Dimanche, c'est après-demain, nous y serons bientôt. En attendant, vous prendrez bien un verre de vin, monsieur Boissier. On garde sa liberté, on n'est pas des ennemis pour tout ça. Mère, apporte donc la bouteille.

— Merci, je n'ai pas soif.

Et il sortit furieux, épouvanté.